Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 16 (1883)

Artikel: Le millénarisme

Autor: Goens, F.-C.-J. van

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379322

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MILLÉNARISME

L'Eglise apostolique combinait avec la foi à la résurrection et la gloire céleste de Jésus l'attente de son retour visible sur la terre. Cette manifestation future est désignée comme la *permanente*, en opposition à la courte durée de la première, ou comme la *seconde*, opposée à la précédente, par le terme de ἡ παρουσία, c'est-à-dire *la présence*. Si, aux yeux de l'Eglise apostolique, le Crucifié n'avait pas encore fondé le règne messianique, quoiqu'il fût le Messie, il était naturel qu'elle se représentât le Glorifié prêt à quitter le ciel pour fonder le royaume que son premier passage sur la terre n'avait pas établi. Les pieux amis de Jésus allaient être dédommagés de toutes les pertes qu'ils avaient faites ; ce seraient « les temps de rafraîchissement. » (Act. III, 20.) Le ciel devait retenir le Christ glorifié jusqu'à l'époque de « la restauration universelle » (vers. 21) où il reviendrait pour juger les vivants et les morts (Act. X, 42) et ramener à sa perfection originelle non seulement l'humanité, mais encore la nature assujettie à la souffrance par les péchés des hommes. (Comp. Rom. VIII, 19-23.)

L'auteur judéo-chrétien de l'Apocalypse précisa les dates et affirma qu'à son retour prochain Jésus commencerait par régner *mille ans* sur la terre, avec les justes ressuscités. C'est cette période qu'on appelle le millénium ; ceux qui partagent cette croyance s'appellent millénaires ou chiliastes ; cette croyance elle-même porte le nom de millénarisme ou de chiliasme, suivant l'étymologie latine ou grecque. L'Apocalypse étant le seul livre de la Bible qui nous offre ce détail de la parousie, il faudra commencer par se rendre compte de ce que ce livre en dit.

I

Transportons-nous dans la seconde moitié de l'an 68 de notre ère, sous le règne de l'empereur Galba. La persécution de Néron, son prédécesseur (l'an 64), est passée, mais tout annonce que de plus grandes persécutions vont fondre sur l'Eglise, surtout parce que le monde chrétien et païen ne croit pas à la mort de Néron, mais le suppose caché en Orient chez les Parthes et prêt à revenir avec eux pour s'emparer de l'Orient et de Jérusalem [1]. Plus la prévision de l'angoisse est vive, plus la foi au triomphe devient intense chez les chrétiens. Cette foi, l'auteur de l'Apocalypse la partage plus que personne et il demande, sous le souffle brûlant de l'Orient, à l'entretenir et à l'exalter chez ses coreligionnaires qui gémissent sous la hache du bourreau. Mais il va plus loin : il ne se contente pas de répéter jusqu'à vingt fois que le moment décisif est imminent ; il va même jusqu'à le déterminer. « Pendant trois ans et demi, dit-il, l'ennemi triomphera ; pendant trois ans et demi, les fidèles lutteront » (Apoc. XI, 2, 3 ; XII, 14) ; c'est un nombre emprunté à Daniel [2] ; c'est la fraction du nombre sacré de sept ; c'est le nombre du malheur. Mais après cet intervalle, c'est-à-dire en 72, Néron précipité dans l'étang de soufre et son armée détruite par l'épée qui sort de la bouche du Christ, celui-ci viendra régner *mille ans sur la terre*, à Jérusalem, dont le temple sera préservé de la conquête et de la profanation qui menacent le reste de la ville de la part des païens.

Tout en rendant hommage aux intentions pieuses du prophète, nous ne saurions nous empêcher de signaler ses erreurs. Néron n'a pas été l'antéchrist et n'est pas revenu de l'Orient, comme le voulait l'opinion populaire, pour désoler encore une fois le monde de ses fureurs. L'empire romain, loin de succomber en 70, a subsisté encore pendant des siècles. Le temple de

[1] Gieseler, *Kirchengeschichte*, 1844, 4e Aufl., I. B., 1. Abth, pag. 108. — Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, I, pag. 442, 2e édition, 1860. — *Bleek's Vorlesungen über die Apocalypse*, 1862, pag. 92-98.

[2] Dan. VII, 25 ; XII, 7.

Jérusalem n'a pas été épargné dans la guerre judaïco-romaine ; la ville sainte a été rasée et les Juifs ne se sont pas convertis. Le faux prophétisme de l'Eglise n'a pas été jeté dans l'étang de feu ardent et de soufre et les martyrs ne sont pas ressuscités pour entrer dans la joie du règne millénaire. Christ n'est pas revenu pour verser sur le monde les coupes remplies des plaies de la colère divine et l'on n'a pas vu descendre du ciel une Jérusalem nouvelle pour remplacer celle qui avait disparu. Ni l'histoire du monde ni celle du royaume de Dieu n'ont eu l'issue que l'imagination de l'ardent prophète s'était retracée. Mais, sans tarder plus longtemps, nous voulons étudier ce que l'Apocalypticien nous dit du règne de mille ans. (Apoc. XX, 1-6.)

« Je vis un ange descendu du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main. Il saisit le dragon, le serpent ancien, qui est le diable, Satan, et il l'enchaîna pour *mille ans*. Puis il le jeta dans l'abîme qu'il ferma à clef et scella sur lui, afin qu'il n'égarât plus les nations, jusqu'à ce que les *mille ans* fussent écoulés. Après cela il doit être relâché pour un peu de temps.

» Et je vis des trônes et des personnes [les vingt-quatre anciens, les célestes représentants de l'Eglise (Apoc. IV, 4)] qui s'y assirent et il leur fut remis un jugement [c'est-à-dire, elles furent chargées de décider qui participerait au règne millénaire]. Et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu et celles de ceux qui n'avaient pas adoré la bête [l'empire romain personnifié par Néron dans son esprit cruel et malfaisant], ni son image [l'image des empereurs à laquelle on rendait des honneurs divins] et qui n'en avaient pas reçu la marque sur le front ni sur la main [qui n'étaient pas citoyens romains]. Ils devinrent vivants et régnèrent avec Christ pendant *mille ans ;* mais le reste des morts ne revint pas à la vie, jusqu'à ce que les *mille ans* fussent écoulés. C'est la première résurrection ! Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection ! La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux, mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ et régneront avec lui *mille ans.* »

Il est inutile de montrer que l'événement, encore ici, n'a pas répondu à l'attente du prophète. Mais on se demande ce qui a pu le porter à attendre cet avenir et à le prédire?

En plaçant *sur la terre* le régne préliminaire de Jésus, avant-coureur de la fin du monde, l'auteur partage l'idée de tous ses contemporains chrétiens. On n'a qu'à se rappeler la question des douze au moment du départ de Jésus : « Seigneur! est-ce en ce temps-ci que tu dois rétablir le royaume de Dieu pour Israël? » (Act. I, 6.) Paul n'attendait pas autre chose (1 Cor. XV, 23-28, comp. 51, 52; 1 Thes. IV, 15-17.)

Mais ce qui est exclusivement propre à l'Apocalypse, c'est cet espace de *mille ans* assigné au règne préalable du Christ sur la terre et suivi d'un nouveau déchaînement du mal, lequel sera à son tour totalement vaincu et suivi de l'établissement définitif de la Jérusalem céleste sur la terre. On se demande d'où l'idée des mille ans est venue? Les calculs cabalistiques des Juifs nous en fourniront la clef[1]. On partait de la parole du Psalmiste : « Mille ans sont devant toi, ô Dieu! comme un jour » (Ps. XC, 4) : expression poétique marquant l'éternité de Dieu, mais que l'esprit prosaïque des scribes prenait à la lettre. On fit en conséquence de chacun des six jours de la création autant de milliers d'années. Voilà six mille ans pour la durée du monde. La fin en est venue pour notre auteur et le septième jour, le sabbat, l'intervalle de mille ans de repos, est approché; c'est le jour de la vengeance de Yahveh annoncé par Esaïe. (XXXIV, 8; LXIII, 4.) Ce sabbat appartient encore à l'économie actuelle, comme le septième jour appartient encore à la semaine de la création. Les nouveaux cieux et la nouvelle terre ne viennent qu'à l'expiration de la grande semaine sabbatique[2]. Cette conception est tout à fait différente de celle de l'épître aux Hébreux (IV, 3-9) qui fait du sabbat l'éternité.

Après que ces mille ans seront écoulés, Satan rassemblera Gog et Magog contre Jérusalem. (Apoc. XX, 8.) Ces termes sont empruntés au prophète Ezéchiel (XXXVIII et XXXIX) et y désignent les peuples très éloignés au delà de la mer Noire et

[1] Voir l'*Epître de Barnabas*, chap. XV.

[2] *Bleek's Vorlesungen über die Apocalypse*, pag. 80, 81.

connus sous le nom de Scythes : ils allaient attaquer Israël après son retour de Babylone. Dans l'Apocalypse ces termes servent à désigner « les nations qui habitent aux quatre extrémités de la terre » (Apoc. XX, 8), c'est-à-dire au delà des limites de l'empire romain.

Remarquons enfin que les participants du règne millénaire sont les martyrs. (Apoc. XX, 4.) Il s'agit d'un privilège refusé aux chrétiens qui n'ont pas enduré la persécution. Les martyrs n'ont rien à craindre du jugement à venir; en attendant, ils règnent en sacrificateurs et en rois avec Christ, pendant mille ans, sur les chrétiens alors vivants.

Résumons-nous. L'an 72 de notre ère, Jésus-Christ triomphera de l'empire romain et régnera sur la terre. Les martyrs ressusciteront pour régner sur les chrétiens qui vivront alors. Ce règne durera mille ans. Cet intervalle écoulé, c'est-à-dire l'an 1072, un nouveau combat s'engage avec Satan; il n'est pas dit combien de temps il durera. Tout le paganisme sera anéanti et la Jérusalem céleste descendra sur la terre pour y établir les chrétiens dans une paix et une félicité éternelles. Voilà le millénium selon l'Apocalypse. On le voit, cette croyance a cessé d'être possible depuis longtemps, et on s'attendrait à la voir promptement disparaître.

II

Cependant elle a eu une histoire même séculaire et nous nous proposons de l'esquisser.

Les chrétiens du premier siècle, inébranlables dans leur foi à l'avènement prochain du Christ, l'attendaient toujours; mais il n'arrivait pas. Contrairement à la prophétie de l'Apocalypse, Jérusalem et son temple sont détruits; il n'en reste pierre sur pierre. Les disciples immédiats disparaissent un à un; Jean lui-même expire le dernier, dans un âge avancé. Grand étonnement ! « Où est la promesse de l'avènement ? » s'écrie la génération qui succède à celle de l'Apocalypticien, « car depuis que les pères sont morts, tout continue à subsister comme depuis le commencement de la création. » (2 Pier. III, 4.) Convenons-

en, la question était fondée; les faits étaient là; impossible de les contester. Mais la foi a toujours des ressources, au besoin même des subterfuges, parce qu'elle a ses racines par delà les croyances, dans les profondeurs mêmes du cœur humain. On se fit donc peu à peu à la situation ; l'Eglise se résigna à vivre et à durer. La plupart des écrivains du second siècle demeurèrent attachés aux idées de l'Apocalypse, mais sans en observer la sobriété. Ecoutons-en quelques-uns. A leur tête figure Papias, la grande autorité millénaire, dont Irénée nous reproduira les traditions avec une foi respectueuse. Justin, martyr à Rome en 166, assure que si les gnostiques rejettent le chiliasme, les vrais chrétiens se prononcent en sa faveur. « Pour moi, dit-il, je partage l'idée des chrétiens orthodoxes[1]. » Irénée donne, sur la foi de son maître Papias, une idée de la fécondité du sol pendant l'ère millénaire (*adv. hœr.*, V, 33) : « Chaque cep de vigne aura dix mille branches et chaque sarment dix mille grappes et chaque grappe dix mille grains et chaque grain donnera vingt-cinq fûts. » Enfin Tertullien soutient le chiliasme contre Marcion (comp. Marc III, 24) et affirme qu'on a vu récemment en Judée se dessiner la nouvelle Jérusalem sur l'azur du ciel pendant quarante jours consécutifs. Il faut surtout signaler le montanisme. On vit, vers l'an 150, en Phrygie, se former, au nom du Paraclet, une secte millénaire très exaltée ; parcourir la contrée, son chef Montanus en tête, accompagné de deux femmes fanatiques, Prisca et Maximilla ; réagir contre le relâchement de la foi à la fin du monde ; aggraver la discipline chrétienne à l'égard du jeûne, du mariage, du martyre ; bref, gourmander la chair et insister dans de sombres discours sur la rupture avec le monde, au nom de l'imminence de la catastrophe finale[2].

Cependant, dès l'entrée du IIIe siècle, la sympathie pour cette croyance commença sensiblement à se refroidir. Les évêques de l'Asie mineure se hâtèrent de condamner la secte des mon-

[1] *Dial. c. Tryphone*, cap. LXXX. — Conf. Baur, *Dogmengeschichte*, I. B, I. Abth., pag. 701.

[2] « Après moi, » disait Maximilla, « il n'y aura plus de prophétesse, mais la fin. » (Epiph. *Hœr.*, XLVIII, 2.)

tanistes. L'Eglise tout entière, toujours plus solidement assise sur le pouvoir croissant des évêques, se sentit toujours moins appelée à la condition transitoire que le millénarisme supposait. On commença même à combattre la croyance sur divers points. On vit un presbytre de l'Eglise de Rome, homme d'Eglise, Cajus, en 220, sans aller jusqu'à attribuer l'Apocalypse à Cérinthe, reprocher à celui-ci d'avoir introduit le chiliasme dans l'Eglise[1]. Origène, à son tour († 254), considérant, en idéaliste platonicien, la matière comme le siège du mal, ne put voir qu'un servile idéalisme dans l'espérance des biens terrestres, grossiers et périssables, et convertit tout en allégories[2]. Si Origène avait tourné la difficulté en allégorisant tous les textes gênants, Denys, son disciple, évêque d'Alexandrie en 250, exégète érudit et critique habile, comprit que pour atteindre les millénaires il fallait frapper l'Apocalypse. Il la frappa en effet[3]. S'il est hésitant à quelques égards, n'osant dire toute sa pensée, il refuse pourtant nettement l'authenticité à l'Apocalypse. « Il est singulièrement édifiant, dit M. Morize, de voir avec quelle indépendance un évêque discutait alors l'authenticité et la valeur religieuse d'un livre jusqu'alors si vénéré dans l'Eglise[4]. » Les défenseurs du chiliasme ne manquèrent pas : Méthodius, évêque de Tyr, et Apollinaire, évêque de Laodicée, en Orient ; Commodien, Lactance, Victorin en Occident[5] ; mais leurs efforts ne purent arrêter la décadence du chiliasme après qu'Augustin se fut mêlé du débat. Autrefois partisan de la croyance millénaire, comme il le déclare avec une parfaite candeur[6], il finit par la rejeter hautement[7]. L'Eglise le suivit dans

[1] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, III, 28.

[2] *De princ.*, II, 11, § 6 ; *in Math. Opp.*, IV, 307.

[3] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VII, 25.

[4] *Denys d'Alexandrie. Etude historique.* Thèse présentée à la faculté protestante de Paris, par M. P. Morize, 1881, pag. 107. Toute la polémique de Denys est admirablement exposée, pag. 97 et suiv.

[5] *Real-Encyclopædie* de Herzog et Plitt, III, pag. 197. — Renan, l'*Eglise chrétienne*, pag. 135 et suiv.

[6] *De civ. Dei*, XX, 7 : Etiam nos hoc opinati sumus *aliquando*.

[7] *Ibid.*, 9 : Ecclesia et *nunc* est regnum Christi regnumque cælorum. Regnant itaque cum illo *etiam nunc* sancti ejus.

cette voie : exemple frappant du changement qui peut s'opérer dans la conscience religieuse de l'Eglise[1] ! N'oublions pas, pour l'expliquer, l'influence de la conversion de Constantin qui, en faisant cesser les persécutions, enleva au chiliasme son principal intérêt. Lorsque, en effet, on ne sentit plus le besoin de se consoler du présent par des espérances à venir, on renvoya le retour du Christ au jugement dernier et le chiliasme n'eut bientôt plus pour adhérents que les mystiques et les enthousiastes.

Cette révolution dans les idées n'empêcha pas cependant l'Apocalypse d'être admise au IVe siècle au nombre des livres canoniques, du moins en Occident[2], mais une exégèse complaisante aura soin d'en neutraliser les effets. C'est à partir de ce moment que commence ce qu'on pourrait appeler l'histoire de la passion de l'Apocalypse. Aucun livre de la Bible n'a été maltraité comme celui-ci, et c'est beaucoup dire. Chacun le tire à soi, l'Eglise de son côté, les sectes du leur.

Le moyen âge n'accorde qu'un faible intérêt à l'étude de notre dogme. Les commotions de la nature et des peuples n'inspirèrent pas plus d'espérances millénaires que le caractère croissant de mondanité de l'Eglise[3]. On fut satisfait du triomphe de l'Eglise, commandant aux empereurs et aux rois. Quant aux sectes, elles virent la consommation de l'Eglise dans sa régénération plus que dans la substitution d'un nouvel ordre de choses[4] ; les uns attendaient tout d'un retour de la pauvreté

[1] Il en est ici comme du dogme de la prédestination professé par Zwingle, Calvin, les huguenots, toute l'Eglise réformée du XVIe et du XVIIe siècle; il est généralement repoussé par celle du XIXe siècle. L'orthodoxe d'hier est l'hérétique d'aujourd'hui.

[2] En 397, au synode de Carthage, sous l'influence directe d'Augustin. En Orient, le concile de Laodicée, en 363, exclut l'Apocalypse du nombre des écrits canoniques. Voir Reuss, *Histoire du canon*, 2de édition, pag. 191-193 et pag. 218.

[3] *Bleek's Vorlesungen über die Apocalypse*, 1862, pag. 44-47.

[4] Il suffit de signaler *Joachim*, abbé de Flor † 1202, qui dans son *expositio Apocalypsis* tance vertement le clergé et annonce l'avènement de l'ère du Saint-Esprit. Ces idées sont développées dans l'*Evangelium æternum* qui parut en 1254 et plus tard par le fervent franciscain *Pierre Jean Olivi* † 1297. Il déclare dans son commentaire sur l'Apocalypse que la grande

apostolique ; les autres combinaient avec elle la contemplation et l'enthousiasme de l'amour; ici, on comptait sur le grand avenir à force de copier puérilement la vie de Jésus ; là, à l'aide de la communion fraternelle sous le gouvernement d'un pape saint envoyé d'en haut. Enfin les théologiens qui s'occupaient de l'Apocalypse la considérèrent comme un abrégé anticipé de l'histoire de l'Eglise. Il en résulta, par exemple, qu'en fixant l'entrée du millénium à l'avènement de Constantin, ils attendirent le jugement suprême environ l'an 1300. Inutile de dire que les événements donnèrent à ces calculs les mêmes démentis qu'à ceux de l'Apocalypse.

La Réforme, dans ses confessions, condamna le chiliasme. Celle d'Augsbourg (art. 17) réprouve ceux « qui nunc spargunt *judaicas opiniones*, quod ante resurrectionem mortuorum pii regnum mundi occupaturi sint, ubique oppressis impis. » Et la seconde confession helvétique (art. 6) repousse « *judaica somnia*, quod ante judicii diem aureum in terris sit futurum sæculum et pii regna mundi occupaturi, oppressis suis hostibus impiis. » Et il faut bien leur donner raison. Tous les prophètes israélites considèrent le retour de Babylone comme définitif. Selon eux, Israël, une fois rétabli en Canaan, n'aura plus à craindre la dispersion[1]. Or, on sait qu'après les Chaldéens sont venus les Perses, après les Perses les Grecs, après les

prostituée n'est pas seulement la Rome païenne, mais encore la Rome chrétienne, « quia a fideli cultu et a sincero amore et deliciis Dei Christi, sponsi sui, recedens adhæret huic sæculo et divitiis et deliciis ejus et diabolo. » Il attend une rénovation de la vie évangélique, l'extirpation de l'antichristianisme, la conversion des juifs et des gentils, suivie sur la terre de « quædam quieta et mira participatio futuræ gloriæ, *ac si* cælestis Jerusalem videatur descendisse in terram, » en attendant la vie future, la résurrection, la gloire des saints et la consommation de toutes choses. Voyez *Gieseler*, K. G., II. B., 2. Abth., 353-363 où l'on trouve l'extrait des textes originaux, et *Baur*, K. G. des Mittelalters, pag. 458-466.

[1] Esa. XXXV, 10: « une joie éternelle couronnera leur tête. » (Celle des captifs rentrés dans leur patrie.) LXII, 8 : « L'Eternel l'a juré par sa droite et par son bras puissant : Je ne donnerai plus ton blé pour nourriture à tes ennemis et les fils de l'étranger ne boiront plus ton vin, fruit de tes labeurs. » Cp. M. A. Kuenen, *De profeten en de profetie onder Israël*, I, pag. 301-305.

Grecs les Romains qui ont tout balayé. C'était donc bien un rêve juif. On n'est pas surpris d'entendre dire à Calvin, très défiant à l'endroit de l'imagination : « Chiliastarum commentum puerilius est quam ut refutatione vel indigeat, vel dignum sit. » (Inst. III, 25, 5.) Hâtons-nous cependant d'ajouter que la Réforme, pour repousser le chiliasme, ne se montra pas pourtant meilleur interprète de l'Apocalypse. A l'entendre, la Babylone de l'Apocalypse n'est pas la Rome païenne, mais la Rome chrétienne, et l'antéchrist n'est pas Néron, mais le pape[1]. Il est évident qu'en la déracinant ainsi du sol où elle est née, on enlève à l'Apocalypse toute actualité, tout rapport avec les circonstances, tout sens naturel, pour obéir à deux mouvements aussi funestes qu'impérieux : l'autorité scripturaire d'une part et la haine pour Rome de l'autre. Or la foi aveugle et la haine implacable sont deux très mauvais guides en fait d'exégèse biblique.

Quelques sectes, il est vrai, et notamment l'anabaptisme, s'efforcèrent, au siècle de la Réforme, de relever le drapeau du millénarisme, mais elles s'étaient fait de « la liberté un manteau pour couvrir leur méchanceté ; » les horreurs de Munster, ses ravages iconoclastes, ses cruautés inouïes, ses mœurs dissolues, son roi de théâtre, sa polygamie, sa communauté des biens, décréditèrent si bien la croyance chiliaste qu'on l'eût crue ensevelie pour toujours dans les profondeurs du passé.

Elle ressuscita pourtant au commencement du XVIIIe siècle. Nous ne citerons qu'en passant, en Angleterre, Th. Burnet († 1715), Ray († 1706), Whiston († 1755) qui croyaient que la terre se renouvellerait pour servir pendant mille ans de séjour aux justes ressuscités[2]. C'est l'Allemagne qui attire ici principalement notre attention. On connaît le piétisme qui, unissant au mysticisme de Luther les deux dogmes fondamentaux du péché originel et de la rédemption, travailla de toutes ses forces

[1] Calvin (l. l.) s'exprime ainsi : « in millenario numero non agitur de æterna ecclesiæ beatitudine, sed tantum de variis agitationibus quæ ec clesiam, adhuc in terris laborantem, manebant.» Ses vues sont aussi arbitraires que celles de Luther.

[2] E. Haag, *Histoire des dogmes chrétiens*, II, pag. 335.

à ranimer le christianisme protestant presque étouffé sous les étreintes du scolasticisme. L'homme éminent qui imprima à cette tendance religieuse un caractère apocalyptique fut Johann Albrecht Bengel († 1753), le savant créateur de la critique du Nouveau Testament dans l'Eglise luthérienne[1]. Grâce à une combinaison cabalistique des chiffres de l'Apocalypse, il alla jusqu'à prédire la fin du monde pour l'an 1836. Le prestige de cet homme aussi savant que pieux remit le chiliasme en honneur non seulement dans le Wurtemberg, sa patrie, mais encore dans d'autres Etats de l'Allemagne. Nous n'avons qu'à signaler Oetinger, Hahn, Crusius, Jung Stilling, Lavater, tous chiliastes autant que piétistes. De nos jours la croyance millénaire passe dans certaines régions pour une foi scripturaire supérieure, représentée par Hofmann, Delitzsch, Kurtz, Lange, Ebrard, Auberlen. Cependant, dans le camp même de l'orthodoxie, les plus savants théologiens sont loin de s'entendre. J'en citerai deux, morts il y a peu d'années. Hengstenberg vous dira : le millénium inauguré par le couronnement de Charlemagne est déjà passé ; nous sommes à l'heure qu'il est dans la lutte avec Gog et Magog. D'ailleurs peu soucieux d'une intervention miraculeuse, le professeur de Berlin ne demande que le concours d'un gouvernement séculier tout-puissant pour assurer le triomphe de l'Eglise. En revanche, Auberlen, professeur à Bâle, aussi autoritaire que Hengstenberg, désespère de l'avenir de l'Eglise abandonnée aux ressources ordinaires et ne conçoit la délivrance qu'à la suite de l'intervention surnaturelle de l'apparition du Christ. Chez l'un et l'autre de ces théologiens l'interprétation de l'Apocalypse, quant à la question du chiliasme, dépend entièrement de la manière dont ils envisagent la condition de l'Eglise[2].

Enfin, l'alliance du chiliasme et du piétisme sectaire se manifeste encore dans les Eglises du Réveil. Ici les irvingiens et les darbystes, tout en différant totalement à l'égard des moyens destinés à restaurer l'Eglise, se donnent la main. Les uns et les autres se représentent le Christ régnant prochainement

[1] Cf. *Bleek*, l. c., pag. 54.
[2] Bleek, l. c., pag. 67-71.

comme roi des juifs et des païens dans sa résidence à Jérusalem. Ce moment est fort proche, selon eux, puisque l'économie actuelle est totalement ruinée. Darby, par exemple, espérait voir de son vivant le retour visible du Seigneur. Il alla même, pendant son séjour dans l'Ardèche, jusqu'à annoncer ce retour pour le mois de novembre 1844[1]. Fort de cette prédiction, un de ses amis dans cette contrée se mit un jour en marche avec sa femme, au milieu des neiges, pour aller à la rencontre du Seigneur. En passant nuitamment par une forêt, il crut entendre une voix qui lui disait : « Très bien ! très bien ! » et qui partit ensuite d'un éclat de rire. Surpris du phénomène, notre homme se retourna et crut voir le diable qui lui dit : « Tu es un de mes plus fidèles serviteurs. » Le pèlerin effrayé n'osa pas poursuivre sa route et rentra chez lui tout tremblant[2].

III

Un incident pareil ne prête qu'à rire. Mais il y a des faits bien plus graves à signaler si l'on tourne les yeux vers l'Allemagne, l'Angleterre et les Etats-Unis contemporains. Ici nous possédons de riches tableaux puisés dans des documents authentiques[3].

En Allemagne, ce fut au commencement de ce siècle, surtout à Königsberg, que le chiliasme joua un grand rôle, grâce à un théosophe illettré et fantasque, Schönherr († 1826), continué par un pasteur luthérien, gentleman accompli, *Ebel* († 1861)[4]. D'étranges soupçons planèrent sur leur congrégation et provoquèrent de longs procès, finalement assoupis à cause des grands noms aristocratiques de la Prusse qui s'y trouvèrent

[1] Herzog, *Les frères de Plymouth*, pag. 52.

[2] Ibid. pag. 56.

[3] Le grand article sur Schönherr, *Real-Encykl.* de Herzog, XIII, 620-647, est dû à la plume d'un savant bienconnu, *Erbkam*. Quant à *W. H. Dixon*, il a compulsé les documents à Königsberg et a visité et étudié sur les lieux les sectes qu'il décrit. Ses livres abondent en pièces aussi authentiques que curieuses. Nous citons d'après l'édition Tauchnitz des deux ouvrages : *Spiritual wives* et *New America*.

[4] *Real-Encykl.* l. l., pag. 630; Dixon, l. c. pag. 112.

mêlés. Laissons ces mystères et signalons deux faits caractérisques. Vers la fin de ses jours, en 1825, l'idée vint en songe à Schönherr de bâtir un navire d'un modèle tout nouveau, destiné à sauver les élus des ravages du cataclysme qui allait survenir. Le nom du navire à bâtir dans la foi était *le Cygne*, Ce navire devait être doué du pouvoir de naviguer contre vents et marées, sans voiles, sans rames, sans chevaux ; il ne laisserait pas cependant de l'emporter en vitesse sur le meilleur voilier de la Baltique. Le chantier du Prégel (c'est le nom de la rivière sur laquelle est bâti Königsberg) ne manque pas d'hommes pénétrés d'assez de foi pour exécuter les rêves de notre illuminé, et tandis que les ouvriers lui prêtent leurs bras, les marchands lui fournissent le bois nécessaire. L'arche sainte étant achevée, on se dispose à la lancer à l'eau. Malheureusement les ouvriers n'avaient pas travaillé dans la foi qui transporte les montagnes : le navire lancé refusa de flotter et coula bas. C'est à peine si les croyants furent sauvés [1].

Le pasteur Ebel, disciple de Schönherr, compromit sérieusement à son tour la congrégation qu'il avait créée.

C'était en 1823. On était encore bien éloigné de l'an 1836,

[1] Schönherr prétendait avoir résolu le mystère de l'univers par le fait que la lumière est mâle et l'eau femelle. Un jour, invitant Kant, il lui révèle son secret : « Tout ce qui vit, dit-il, consiste en lumière et en eau. A la bonne heure, répliqua le philosophe, avez-vous essayé d'en vivre ? » (Dixon, *Spiritual wives*, I, pag. 105, 110.) Schönherr se disait le Paraclet fait chair. (Pag. 107, 108.) Au dernier jour de sa vie, il affirma qu'il ne pouvait pas mourir, parce que, étant régénéré, il avait déjà passé par la mort. (Pag. 113.)

Ebel s'adressa à la plus haute noblesse de la Prusse, tandis que Schönherr s'occupait des ouvriers. Trois comtesses jouaient le premier rôle dans cette brillante congrégation ; on l'appelait l'Eglise des femmes. On comprend qu'elle fut vivement exploitée, surtout par un médecin juif, L. W. Sachs qui, ne pouvant obtenir une chaire de médecine qu'à condition qu'il se fît chrétien, se fit baptiser, lui qui se moquait de la religion, avec sa femme et son enfant. Il obtint la chaire qu'il avait convoitée. *Dixon*, l. c. 146-149. Il est curieux de constater la part que prirent à ce mouvement l'orientaliste Justus Olshausen et son frère Hermann, le théologien. Celui-ci écrivit même la vie de Schönherr. Voir Dixon, l. c., 108, 145, 161, 176.

époque fixée par Bengel, accueillie par Jung Stilling et généralement adoptée, sur l'autorité de leurs noms, pour l'apparition visible du Christ. Une sainte impatience s'empare de l'archidiacre de Königsberg et il annonce hardiment l'avènement du Seigneur pour le jour de Pâques de l'année 1823. Les fidèles accueillent cette idée avec enthousiasme; mais comment recevoir le Seigneur? A l'église, sans doute. Et comment? sera-ce en rêvant et en se lamentant? Non, Dieu est un Dieu d'amour et de lumière. « Organisons, dit un des fidèles, une fête de noces. Un banquet de noces ouvrit le ministère du Christ; un banquet de noces doit encore signaler son second avènement. » Un seul frère, un comte, secoua la tête et conseilla la prudence. Toutes les sœurs protestèrent unanimement avec vivacité. Ebel sourit du manque de foi. Enfin le jour de Pâques arrive. Le veau gras est tué. L'église est tendue de guirlandes; les tables sont couvertes de viandes et de vins. On chante un psaume. Tout est prêt... mais l'hôte céleste n'arrive pas. L'embarras, le doute, le dépit se partagent le cœur des convives et on se demande pourquoi celui qui devait venir ne vient pas? « Pourquoi? s'écrient les plus ardents; pouvez-vous en douter? C'est l'effet de l'incrédulité du comte[1] ! »

Quittons l'Allemagne et transportons-nous en Angleterre vers l'an 1830, à Spaxton, près de Bridgewater, dans le Somersetshire, au sud-ouest de la Grande-Bretagne. C'est là que nous trouvons un établissement appelé Agapémoné ou Demeure de l'amour, fondé par Henry James Prince, qui a donné son nom à la secte des *princéites*[2].

M. Prince admet cinq grandes alliances traitées entre Dieu et l'homme : avec Adam, avec Noé, avec Abraham, avec Jésus et finalement avec M. Prince. La dispensation de la grâce est

[1] Dixon, l. c. I. pag. 167 et suiv.

[2] Les débuts de Prince et de ses amis furent très honorables. Etudiants au collège Saint-David, à Lampeter, Cardiganshire (pays de Galles), ils furent outrés du formalisme de leur Eglise anglicane et se proposèrent de lui inspirer de la vie. Ils rappellent Wesley et Whitefield, mais seulement au début. (Dixon, l. c., 229 et suiv.)

l'alliance de Jésus, mais elle est passée. Celle du jugement est arrivée; c'est celle que Dieu amène par M. Prince: le règne de M. Prince succède à celui de Jésus-Christ. « Vous contemplez en moi, » dit-il un jour à un de ses hôtes, M. Dixon, auquel j'emprunte ces détails, « vous contemplez en moi l'amour de Dieu. Regardez-moi : je suis un avec Christ dans la chair [1]. En moi le Saint-Esprit a tué la vie de Satan. Mort au péché et renouvelé en esprit, je fais l'œuvre de Dieu. Par moi et en moi, Dieu a racheté toute chair de la mort et a fait passer les corps des hommes vivants dans un état de résurrection. » — Vous n'admettez donc pas que la mort vienne pour vous? demanda le visiteur. Non, nous ne pensons jamais à la mort, nous ne l'attendons pas. — Mais vous voyez d'autres s'en aller et vous-mêmes vous avancez en âge.— Nous savons que Dieu est un Dieu vivant et que nous sommes vivants en lui. Le mot de mort appartient au temps; c'est un terme à vous, ce n'est pas celui de Dieu; vous l'avez inventé pour représenter des faits terrestres, nous sommes dans d'autres conditions [2]. — Le jour du jugement est imminent, dites-vous. Eh! que pensez-vous donc de ces millions au delà de votre étroite enceinte [3], les croyez-vous perdus? — C'est la volonté de Dieu, non la nôtre. Il en fut toujours ainsi. Combien peu d'hommes furent sauvés par l'arche? A qui Dieu adressa-t-il une vocation comme à Abraham? Combien peu d'âmes Jésus attira-t-il à lui! — N'y a-t-il pas ici d'enfants? continue le questionneur. — Vous ne comprenez pas la vie que nous menons ici, dit un des oints du *Beloved* [4]. Nous ne prenons ni ne donnons en mariage; ceux

[1] *I am one in the flesh with Christ.*» (Idem, ibid. pag. 281.) « In me you see Christ in the flesh, Christ in my flesh. Pag.» 245. Aussi, fort de la conscience de sa dignité, il commandait en souverain. S'il avait besoin d'argent, par exemple, il écrivait à la sœur Jeanne: « Le Seigneur a besoin de cinquante livres sterling. Amen. » Et sœur Jeanne lui envoyait sa bourse ou un chèque. (Pag. 269.) L'astuce se mêlait au despotisme. (Pag. 269-276.) On se rappelle involontairement certains procédés de Mahomet.

[2] Id. ibid., pag. 227.

[3] Elle ne renferme que 60 personnes. (Pag. 223.) La secte entière ne comptait en 1868 que six cents frères et sœurs. (Pag, 290.)

[4] C'est le titre que porte M. Prince et qui est emprunté au Cantique des cantiques.

qui étaient mariés avant d'entrer ici, vivent comme s'ils ne l'étaient point. Les hommes sont séparés des femmes et ne connaissent pas l'amour du diable; ils sont, comme les anges au ciel, doués de la vie éternelle.— J'ai vu pourtant, dit M. Dixon, jouer là-bas un enfant sur la pelouse? — Ah! cette petite fille est le chaînon rompu de notre ligne de vie, un enfant de la honte, témoignage vivant du dernier grand triomphe du diable dans le cœur de l'homme. — Votre règle est donc l'abstinence? — Notre règle est celle des anges; nous vivons dans l'amour, non dans le péché; car le péché est la mort, tandis que la vie éternelle, corps et esprit, est notre partage dès ici-bas. Nous ne mourrons pas. Nous verrions la vallée que voilà se remplir de dix mille cadavres que nous ne serions pas convaincus de mourir un jour. Ceux que Dieu a sauvés vivront [1]. — Et de quoi vous occupez-vous? — Nous attendons le moment de Dieu. Il ne nous appartient pas de précipiter ses pas. En son temps la fin viendra [2]! » C'est à cela qu'aboutit le zèle généreux qui consuma jadis une douzaine d'étudiants en théologie du collège de Saint-David, à Lampeter, dans le pays de Galles, outrés comme autrefois Wesley et Whitefield de l'indifférence et du formalisme de leur Eglise, doués des plus belles qualités du cœur et de l'esprit, endurcis aux assauts du monde! Ils quittent leurs postes, s'enferment dans un jardin, méditent et rêvent, mangent de tables bien fournies, s'entourent d'aimables femmes, tout en prétendant que la chair est morte, et attendent, au sein de la mollesse et de l'oisiveté, que le monde entier soit condamné. Après avoir commencé par l'esprit, ils ont fini par la chair.

Traversons l'Atlantique et voyons ce que le chiliasme est devenu en Amérique [3].

[1] L. c. 223-228. Tout ce que M. Dixon raconte des sectaires de l'Angleterre est la reproduction fidèle de ce qu'il a vu et entendu. Il en sera de même des détails qui vont suivre sur l'Amérique. M. Dixon d'ailleurs est un homme religieux, autre garantie de fidélité quand il s'agit de phénomènes religieux: l'indifférence et l'antipathie religieuses ne savent pas les apprécier.

[2] Pag. 291.

[3] Nous ne nous arrêtons pas au *mormonisme;* s'il a eu pour point de

Pour le comprendre, il faut remonter au grand *revival* de 1832, dans les Etats de New-York et de Massachusetts. On connaît ce mouvement national qui éclata on ne sait comment; si, à son origine, on signale quelques noms, ils ne sont pas illustres; ces individus n'ont pas fait le revival; c'est le revival qui les a faits. Une multitude d'âmes assiège le ciel, dans la conscience du péché et du danger. Dans les villes, les temples ne peuvent plus contenir les foules; on loue des écoles, des salles de bal, des théâtres; toutes les localités dont on peut disposer deviennent des églises. A la campagne, des camps se forment en vue de la prière; une charrette devient une chaire, une tente un sanctuaire, un tronc d'arbre un autel. Des centaines de prédicateurs itinérants, hommes et femmes, se mettent en campagne pour combattre Satan et la chair. Le clergé régulier passe pour un témoin muet et infidèle de la vérité; les fermiers et les chaudronniers lui remontrent sa faute et le déclarent mort et damné. Lorsque la première tempête fut passée, il se trouva qu'une nouvelle secte s'était établie dans les Etats-Unis et qu'un certain nombre d'hommes et de femmes se préoccupaient d'une « loi supérieure, » d' « un meilleur chemin, » d'un nouveau « degré de vie spirituelle. » On prétendait que l'homme peut atteindre *ici-bas*, par la grâce de Dieu, à un état parfait, dans lequel il ne saurait pécher et tous ses actes sont saints. On en appelait, pour établir cette doctrine, à la déclaration de Paul : la loi de l'esprit qui donne la vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. (Rom. VIII, 2.)[1] C'est ce qui donna à la secte le nom d'*Eglise paulinienne* ou bien d'*Eglise parfaite*. Les sectaires eux-mêmes préférèrent se qualifier de *perfectionnistes* et de *saints*. Ils se partagèrent en deux branches: l'une, irréprochable et même ascétique dans sa première phase[2], s'établit à

départ le chiliasme, il ne rentre plus au fond dans le christianisme. Les mormons ne donnent-ils pas le nom de gentils aux chrétiens? Cp. Nippold, *Handbuch der neuesten Kirchengeschichte*, 1867, pag. 477.

[1] Une secte chiliaste du Slesvig, 1737-1739, *die Bordelumsche Rotte*, alla plus loin et prétendit être supérieure à Paul qui s'écriait : Misérable que je suis, qui me délivrera? *Real-Encyclopædie* de Herzog, t. II, in voce.

[2] Dixon, *Spiritual Wives*, II, 15.

Manlius, village au nord-ouest de l'Etat de New-York, sous la direction du rév. Hiran Sheldon; l'autre, d'abord à Putney dans l'Etat de Vermont, puis à Brimfield dans le Massachusetts et finalement sur les rives du lac Oneida dans l'Etat de New-York, sous la conduite de John Humphrey Noyes, « la plus sage et la plus brillante lumière de l'armée revivaliste [1]. » C'est à ce dernier que nous nous arrêterons, et notamment à la dernière phase de sa vie tourmentée et inégale [2].

Passé de Putney à Oneida, Noyes déclara à ses partisans qu'il ne leur imposait plus les rigueurs d'autrefois et leur recommandait « le devoir de jouir de la vie. » Si Dieu avait voulu qu'Adam jeûnât et priât, l'aurait-il placé dans un jardin si délicieux. Or les saints d'Oneida se trouvent dans les conditions d'Adam avant la chute, sans péché, pour qui tout est légitime parce que tout est pur; ils peuvent donc manger, boire, aimer, selon le désir de leur cœur, sous la direction journalière du Saint-Esprit. Toute propriété est cédée à Christ; les femmes et les enfants sont communs à tous, comme les pains et les poissons [3]. On se tromperait cependant en s'imaginant que les saints se livrassent à l'intempérance : les plus faibles mangent de la viande; mais les autres se contentent de légumes et de fruits. Noyes lui-même est sobre dans ses repas. La famille ne boit ni vin, ni bière. Ce n'est qu'à titre de cordial qu'on prend du vin de cerise ou de groseilles, quoique Noyes préfère que son peuple s'en passe [4].

Le grand principe : vous n'êtes pas sous la loi mais sous la grâce, se trouva laisser trop de marge à l'individualité. Noyes

[1] Dixon, *Spiritual Wives*, II, 29.

[2] Jeune prédicateur, voyant toutes les femmes s'engouer de sa personne, il quitta Brimfield en février au milieu de la nuit et fit vingt-quatre lieues à pied par les neiges pour regagner la maison de son père à Putney. (Id. ibid. 32, 33.) D'autre part, cherchant les moyens de construire une maison pour ses prosélytes à Putney, il épousa une jeune personne riche, pour son argent, en disant qu'elle lui était donnée en récompense de son dévouement à la vérité. (*New America*, II, 190-194.) Ici encore la fin n'a guère correspondu aux débuts.

[3] Id. *New America*, II, pag. 200.

[4] Id. ibid. pag. 206.

sentit qu' « on ne saurait faire un câble d'un monceau de grains de sable. » Il invoqua donc comme second principe la sympathie, destinée à corriger la volonté individuelle et à réconcilier la nature avec l'obéissance. Un frère peut faire ce que bon lui semble, mais il doit consulter préalablement la congrégation ; si la sympathie de celle-ci lui fait défaut, il renonce à l'objet de son désir. Ce principe est devenu une puissance. Chaque soir on se réunit pour contrôler le caractère et la conduite des membres de la congrégation. Cette enquête publique est délicate et profonde, attestant une grande puissance d'analyse, aiguisée par une pratique journalière. Celui qui en est l'objet n'est pas admis à se justifier sur-le-champ ni en personne ; la réponse ne peut se faire que par un écrit adressé à toute la communauté. Le procédé est remarquable ; mais ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on ait pu l'appliquer sans provoquer une levée de boucliers[1].

Nous n'avons pas tout dit : le cœur du sytème domestique est la relation mutuelle des sexes que la secte appelle « un mariage complexe. » A ses yeux, la communauté des biens implique celle des femmes : Noyes prétend que « l'homme ne peut ni aimer une fois seulement pendant sa vie ni aimer seulement un seul objet à la fois. Au contraire l'histoire du cœur affirme qu'il est capable d'aimer plusieurs fois et plusieurs personnes. C'est la loi de la nature. » En conséquence chaque homme devient le mari et le frère de chaque femme et chaque femme l'épouse et la sœur de chaque homme. Le mariage, comme rite et fait, les perfectionnistes l'ont aboli pour toujours au nom de la vraie religion ; c'est, disent-ils, une institution égoïste et exclusive, que toutes les honnêtes Eglises mépriseront du moment que le monde sera débarrassé de la fausse idée que l'amour est un péché. Les seuls vrais mariages sont ceux qui sont bons pour le temps et l'éternité ; les seules vraies unions sont celles des bien assortis (like to like). La légalité

[1] Voir la lettre authentique très touchante qu'un jeune homme écrivit à la communauté après avoir été l'objet de sa critique sévère. Il remercie l'assemblée de sa sincérité et le chef de son inépuisable patience. Voir *New America* II, 204, 205.

a fait son temps ; mort au monde, le chrétien est entré dans la vie céleste. Dans une sainte communauté il n'y a pas plus de raison d'apporter des restrictions légales au commerce sexuel qu'au manger et au boire. J'appelle une certaine femme mon épouse ; elle est à vous ; elle est à Christ et en Christ elle est l'épouse de tous les saints. C'est l'antinomisme de Carpocrate, conduisant à un naturalisme et un communisme qui suppriment la différence entre le physique et le moral[1].

Cependant Noyes place ce grave objet sous la surveillance des membres les plus sages de la communauté qui se laissent guider par les principes suivants : il est bon qu'un jeune homme ou une jeune femme s'associe à une personne d'un caractère mûr et d'un esprit rassis ; point d'attachement de deux personnes entre elles exclusivement, c'est une idolâtrie malsaine et funeste ; personne n'est obligé d'accepter les attentions de ceux qu'il n'aime pas ; les entrevues des deux sexes doivent avoir lieu avec l'intervention d'un tiers qui puisse soumettre la question au jugement de la communauté et diminuer l'embarras des femmes qui déclinent la proposition qu'on leur a faite[2]. Le monde a fait la guerre à l'amour libre comme à la communauté des biens ; Noyes s'est contenté de répondre : « Regardez notre heureux cercle : nous travaillons, nous nous reposons, nous étudions, nous jouissons ; la paix règne dans notre intérieur ; nos jeunes gens sont pleins de santé, nos jeunes femmes florissantes ; nous vivons bien et nous ne nous multiplions pas au delà de nos vœux[3]. »

Peu à peu, dit Dixon, on a triomphé de l'inimitié du monde : si les membres de la communauté se trompent dans l'interprétation du Nouveau Testament, on sent qu'ils s'appliquent sérieusement à honorer leur profession[4]. Depuis qu'on juge ses disciples par les résultats, le père Noyes est devenu populaire

[1] Voyez *Baur*, K. G., I, 492.

[2] Ces principes sont extraits d'une lettre de Noyes à M. Dixon (*New America*, II, 210) et d'un manifeste de Noyes appelé la *Battle-axe letter*. (*Spiritual Wives*, II, 40-44.)

[3] Id. *New America*, pag. 213.

[4] Il y a des exceptions. Nous y reviendrons.

dans les alentours d'Oneida, tandis que ses adhérents, au nombre de trois cents, invoquent sa médiation, comme celle d'un prophète, entre l'homme et Dieu[1]. En 1880 l'association, menacée de poursuites judiciaires, a dû renoncer à la communauté des femmes et ne pratique aujourd'hui que celle des biens. C'est de cette association que sortit l'assassin du président Garfield[2].

Au tableau des chiliastes, partisans du libre amour et du libre divorce, nous opposerons celui des chiliastes célibataires, hommes et femmes[3]. Il s'agit de sectaires auxquels les railleurs ont donné le sobriquet de *shakers* ou trembleurs, mais qui s'appellent eux-mêmes *la société des croyants au second avènement*. Cette secte très respectable, issue des quacres, mais entrée, au siècle dernier, dans sa forme actuelle sous l'inspiration de sa prophétesse Anne Lee († 1784), réside principalement dans le village Mount Lebanon, sur les bords de l'Hudson dans l'Etat de New-York. Cet établissement en a créé une vingtaine d'autres dont les membres se montent à plusieurs milliers[4]. Mount Lebanon est le centre d'un système bien caractérisé, possède une forte organisation et une vie propre qui ne laisse pas d'avoir des éléments excellents au milieu de beaucoup d'excentricités[5]. Ici encore, comme souvent, la pra-

[1] Id. ibid. Ce témoignage date de 1867.

[2] Le journal *le Temps*, du 12 juillet 1881. On trouvera une appréciation succincte d'Oneida dans Dr C. Thönes, *Die christliche Anschauung der Ehe und ihre modernen Gegner*, mémoire couronné en 1881 par la société de la Haye, pag. 295-302.

[3] Ce contraste, fort surprenant au premier abord, s'explique très bien. Chez les uns et les autres règne le même dualisme, l'opposition entre l'esprit et la matière. Ne pouvant défaire le nœud, on le coupe. Les uns rompent totalement avec la matière; les autres la déclarent absolument indifférente, en sorte que les œuvres de la chair n'atteignent pas l'essence de l'esprit. C'est la reproduction du gnosticisme. Cp. Baur' K. G., I. pag. 491.

[4] Dixon, *New America*, II, 89.

[5] Il suffit de rappeler leur étrange accoutrement. Les hommes portent une espèce de sac arabe avec un collet de toile, sans ceinture; une veste de dessous boutonnée jusqu'au menton et couvrant les cuisses; une culotte flottante, un chapeau de paille à larges bords. Les femmes sont

tique vaut mieux que la théorie, ou, si l'on veut, la mauvaise théologie n'empêche pas la vie de porter des fruits précieux. L'école, entre autres, passe pour une des meilleures de l'Etat de New-York. L'Eglise des shakers repose sur les idées suivantes : le règne de Dieu est venu; Christ règne personnellement sur la terre; l'ancienne loi est abolie; le commandement : Croissez et multipliez! a cessé; le péché d'Adam est expié; la communication du ciel et de la terre est rétablie; la condamnation ne pèse plus sur le travail; la terre avec tout ce qu'elle renferme sera rachetée; les anges et les esprits sont devenus, comme autrefois, les familiers et les ministres des hommes; les morts entretiennent des relations avec les vivants; les élus, morts au monde, ne connaissent ni naissance ni mariage. Mourir, c'est changer de vêtement. Le célibat et la communauté de biens sont de rigueur. L'usage du vin et du porc est interdit. Les shakers fuient les cités et vivent à la campagne. Ils sont sobres, prudents et doux. Ils ne prêtent point de serment. Ils évitent toute contention. Ils abhorrent la guerre. Ils ne se soucient pas d'être américains; ils ne se mêlent pas de politique et ne vont jamais voter pour un président. Ils ignorent tout ce qui se passe hors de leur domaine, même dans la ville de New-York. Ils s'adonnent tout entiers à l'agriculture. Ils ont transformé le repaire inculte des Iroquois en jardins délicieux; rien n'égale leurs fleurs, leurs vergers, leurs gazons, leurs graines, leurs plantes, leur eau de rose. L'ordre, la propreté, la sécurité, la paix règnent à Lebanon comme nulle part ailleurs. Comparé à la débauche de New-York, c'est l'innocence d'Eden. Chacun est à la fois occupé et tranquille. Rien ne se fait par contrainte. Chacun est libre; libre de s'associer, libre de se retirer. Il n'y a ici ni police ni juges ni soldats; personne n'en appelle à un tribunal. Nous nous demandons comment des jeunes gens des

coiffées d'un bonnet en mousseline; elles ont le sein et les épaules enveloppés d'un fichu blanc; un sac leur serre le corps depuis la ceinture et descend jusque sur le cou-de-pied; enfin des chaussons et des souliers blancs. (Id. ibid. pag. 74.) Nous reviendrons plus bas sur les danses bizarres qui leur ont valu leur sobriquet.

deux sexes peuvent vivre ensemble dans ces lieux charmants, au milieu de la paix et de l'abondance, sans penser à l'amour. Nous sommes tristes à la pensée que cette jeunesse dont la joie éclate dans l'avenue n'aura jamais, si elle reste ici, d'enfants qui jouent sur la pelouse du village. C'est que le shaker est un moine et la shakeress une religieuse qui n'ont rien à dire au monde. Que si vous demandez à ces fleuristes et ces semeurs paisibles comment, vivant en célibataires, ils pourront se préserver d'une extinction prochaine, ils vous répondent naïvement : Nous comptons sur les prosélytes que nous amènent les revivals, comme le laboureur compte sur le retour de la fenaison et de la récolte[1].

Au reste, dans tous ces mouvements religieux, antérieurs au grand revival ou directement émanés de lui, il y a une protestation et une réforme : une protestation contre le formalisme et la léthargie de l'Eglise ; une réforme dans les conditions intérieures et extérieures de la vie sociale. Il s'agit maintenant de conclure.

IV

Si l'on peut dire que la croyance accentuée du second avènement du Christ se trouve à la base de tous ces credos sociaux et religieux, il faut convenir aussi qu'ils nous placent devant un chaos. Or que faut-il en penser ? « L'homme, » a dit un penseur, « ne s'est jamais tout à fait trompé ; dans ses plus grossières erreurs reste toujours un lambeau de vérité. » En effet, ici aussi on peut constater une confusion de mauvais et de bons éléments ; nous commencerons par les mauvais.

La grande cause d'où ils découlent, c'est l'empire absolu de l'imagination qui, dans sa témérité aussi ardente qu'ignorante, égare tout : cœur, conscience, intelligence, volonté. Grâce à cette déplorable usurpation, on méprise cette réalité tant collective qu'individuelle du passé et du présent qui s'appelle

[1] Id. ibid. pag. 69-122. Les shakers rappellent les esséniens par leur isolement, leur célibat, leur communauté des biens et leur rigoureuse discipline.

l'expérience; on isole la religion de la conscience, et tout en exaltant la volonté de Dieu dont on se dit le serviteur fidèle, on n'obéit qu'à ses propres fantaisies. Nous allons en fournir les preuves.

La manière chimérique dont on traite la *Bible*, tout en en appelant perpétuellement à ses témoignages, pourra nous en convaincre. La Bible, toute la Bible, rien que la Bible, disent ces autoritaires : et voyez ce qu'ils en font. L'attente apocalyptique très expresse des mille ans s'est absorbée dans la foi très vague de l'apparition prochaine ou de la présence personnelle très réelle, déjà dès maintenant, de notre Seigneur. Et l'on se met à étudier les différentes régions du ciel, comme les haruspices de l'ancienne Rome. Noyes citera le prophète Abdias (18, 21) pour prouver les révolutions qu'il attend d'un jour à l'autre[1]. Il fera dire à Paul que nous pouvons atteindre ici-bas à la perfection et être parfaitement saints, en en appelant à Rom. VIII, 2, sans remarquer que l'apôtre ne parle que d'une délivrance en principe, en espérance, en idéal, non en pleine réalité, puisqu'il déclare lui-même ailleurs qu'il n'a pas atteint le but. (Philip. III, 14.)[2] Il affirmera, pour justifier son mariage spirituel, que le même apôtre était accompagné d'une femme non mariée, tandis que Paul déclare que, s'il le voulait, il pourrait se faire accompagner d'une chrétienne en qualité d'épouse, comme les autres apôtres. (1 Cor. IX, 5.)[3] Il insistera sur la liberté du divorce et fera ainsi bon marché de l'apôtre qui veut que si l'on est marié, on ne cherche pas à se dégager. (1 Cor. VII, 10, 11, 27.) On le voit, la fantaisie ne permet pas aux chiliastes de prendre la Bible au sérieux; tout autoritaires qu'ils sont, ils s'en servent à leur convenance.

Il en est de même de l'*histoire* et de ses lois. En effet, qu'at-

[1] Dixon, *Spiritual Wives*, II, 42.

[2] Ibid. pag. 11.

[3] Ibid. pag. 45-49. Le mot ἀδελφή rend l'addition de γυνή superflue, à moins que γυνή ne signifie *épouse*. D'autre part Paul a été célibataire; il déclare que c'est son ἴδιον χάρισμα ἐκ θεοῦ. (1 Cor. VII, 7.) Par conséquent s'il affirme qu'il a le droit de mener avec lui une épouse, il parle hypothétiquement : supposé que je fusse marié, je pourrais, etc.

tend le chiliasme? une interruption brusque dans la marche des choses; un dénouement magique de l'histoire de l'humanité. C'est le radicalisme qui, au mépris de la loi du développement, prétend créer tout à coup, inopinément, l'idéal qu'il rêve, par quelque coup de force. Cette attente peut-elle être celle d'un homme qui consulte sérieusement les deux grandes révélations de Dieu, les plus authentiques et les plus claires, j'entends le passé et le présent? Dans la pensée de Jésus-Christ, qu'il faut bien distinguer de celle de la primitive Eglise, l'Evangile doit transformer l'humanité, comme le levain pénètre la pâte, c'est à dire peu à peu, successivement. Or le présent nous dit que cette transformation est loin, très loin d'être accomplie, etle passé nous apprend qu'elle ne s'opère que peu à peu, qu'elle avance en spirale, que sa marche est inégale. Nous combinons cette double révélation et nous en concluons qu'à l'heure qu'il est rien ne nous autorise à attendre d'un jour à l'autre la fin de l'économie présente. Cette conclusion, ce semble, est pertinente. Mais voilà le chiliasme qui vient nous dire : la fin de toutes choses est proche! Sur quoi, je vous prie, établissez-vous cette grave prophétie? Je la démens au nom de la double voix authentique de Dieu dans le passé et dans le présent. Et vous, sur quoi la fondez-vous ? On répond : sur la toute-puissance de Dieu! Mais cette toute-puissance sera apparemment soumise au plan invariable de la sagesse divine et ne pourra pas l'intervertir; elle ne dérangera pas plus l'ordre moral que le passé et le présent nous révèlent, qu'elle ne bouleverse sous nos yeux l'ordre physique. Si Dieu est la cause absolue de tout ce qui existe *réellement*, il n'est pas permis de faire de sa toute-puissance la faculté de réaliser même les fantaisies que l'imagination se crée, c'est-à-dire l'absurde. Dieu ne peut produire que ce qui a sa base dans sa nature souverainement sainte et sage. C'est encore la foi imaginative qui met son dieu chimérique à la place du vrai Dieu. S'il faut invoquer une autorité biblique, mieux vaudra suivre ici les indications du IVe évangile que celles de l'Apocalypse et penser lorsqu'il s'agit de l'avènement de Jésus-Christ, non à une apparition soudaine et visible qui bouleverse l'ordre du monde, mais à une manifestation spiri-

tuelle, invisible et continue qui, au lieu de suspendre et d'interrompre le développement de notre espèce, est destinée à le continuer, à le seconder et à le consommer.

Notons enfin combien le chiliasme défigure à plusieurs égards *la vie*, sociale, individuelle, religieuse.

L'économie actuelle est déchue, le monde court à sa perte, la dernière heure a sonné. Sauvons-nous de la génération perverse! Laissons périr ce qui doit périr! Voilà le cri d'alarme. Et que fait-on ? on s'isole de la société, on se renferme dans les conventicules, on ne se soucie guère de la marche de l'humanité; on traite de bagatelles, de jeux, de dangers même, les biens les plus précieux, les dons les plus inestimables que Dieu nous ait accordés, la science, l'art, l'industrie,... tout en en profitant souvent largement. A son tour la vie individuelle est livrée aux extravagances les plus déplorables. Mary Cragin, la plus éminente des femmes d'Oneida, en proie à une exaltation fanatique, dira au moment de sa conversion : Je confesse le Christ en moi, sauveur de tout péché : je ne pécherai plus jamais[1] ! et se distinguera par une passion féroce du martyre au point de s'écrier à propos de son mari, victime de sa conversion : Le premier décembre il sera sans argent et sans affaires; comme cela me réjouit[2] ! D'autre part, Prince sera ridicule. Il prétend au dépouillement de lui-même, il renonce à tout désir personnel; il n'attend que l'inspiration divine, c'est-à-dire qu'il ne comprend pas l'Evangile qui veut le renoncement à nous-mêmes *en tant* qu'égoïstes et charnels et à notre volonté propre *en tant* que contraire à celle de Dieu. En conséquence, s'il va faire une promenade, il demandera à Dieu s'il va pleuvoir. S'il a besoin d'une chaise dans sa chambre, il demandera à l'Esprit la permission d'en acheter une. Il recourra à la prière avant de mettre un habit neuf et de prendre son parapluie. Bref il s'imaginera — car c'est une pure imagination — quitter l'habitude de juger par lui-même des choses les plus simples pour suivre ce qu'il appelle les inspirations de l'Esprit, même, ce qui est très grave, lorsqu'elles le poussent

[1] *Spiritual Wives*, II, 90.
[2] Ibid. II, 93.

à agir contrairement à ce qui lui semble être bon[1]. Voilà bien l'effet de la substitution de l'imagination à la conscience et de l'opposition de la conscience à la volonté de Dieu. Il n'est pas jusqu'aux shakers, d'ailleurs si respectables, qui n'éprouvent les effets de cet égarement. Leur culte, le dimanche, consiste dans une danse exécutée dans la chapelle. Les hommes se rangent d'un côté, les femmes de l'autre. Après une allocution et un chant, commence, sur un signal donné, cette danse sacrée accompagnée de mouvements de la tête et des bras, d'abord lents et solennels, mais successivement plus animés ; les cercles se forment et se brisent tour à tour, au milieu de chants et d'inclinations, jusqu'à ce que l'épuisement général commande la fin de la cérémonie. En vérité, on se croirait transporté à Constantinople, au milieu des derviches musulmans, plutôt qu'au sein de ces respectables cultivateurs de Mount Lebanon. Que si vous leur demandez l'origine de ce culte bizarre, ils en appellent à David qui dansa devant l'arche de l'alliance qu'il transporta à Jérusalem[2]. Au reste, il y a des aberrations bien plus graves encore; nous rencontrons à Königsberg des fanatiques effrontés[3], à Spaxton un banquier très peu scrupuleux[4], à Oneida un tartufe repoussant[5]. J'avoue qu'il serait injuste de juger une théorie ou une association par le caractère ou la conduite d'un seul individu qui professe cette théorie ou qui est membre de cette association. Mais n'oublions pas qu'il s'agit ici non du premier venu mais des chefs; or il ne faut qu'une brebis galeuse pour gâter tout un troupeau. Les shakers font ici la plus honorable des exceptions. Aussi jugent-ils les perfectionnistes très sévèrement : « Au nom de la religion, » disent-ils, « on donne carrière aux passions avec un profond

[1] Ibid. I, 246.

[2] Real-Encyklopædie de Herzog, in voce *Shaker*, XIV, 314.

[3] *Schönherr* et *Ebel*. Real-Encyclopædie de Herzog, XIII, 628-846, article composé sur les documents par *Erbkam*.

[4] *Prince*. Voir la manière dont il amassa des milliers de livres sterling pour fonder son Agapemone : Dixon *Spiritual Wives*, I, 269-276.

[5] Le rév. *Abram C. Smith* compromit tellement son ami Noyes que celui-ci fut forcé de le désigner à la haine publique comme un coquin (a rogue). (Dixon, *Spiritual Wives*, II, 97-145 et notamment pag. 139.)

sentiment de repos[1]. » On ne joue pas impunément avec le feu épouvantable des appétits sensuels.

N'y a-t-il donc ici qu'à blâmer et à condamner? N'y a-t-il que du mal? n'y a-t-il pas de bien? Ne permettons pas à nos préjugés d'obscurcir notre jugement. Déjà à priori on ne saurait admettre cette pensée par la simple raison qu'il n'y a ni erreur ni mal absolus, qu'ils sont toujours relatifs. L'erreur est toujours la déviation de quelque vérité et le mal est toujours la caricature d'un bien, parce que l'image de Dieu, c'est-à-dire le bien, constitue le fonds primitif et indélébile de toute nature humaine. C'est ce que les faits vont encore confirmer. Nous avons vu la gangue; signalons en finissant le métal précieux qui s'en dégage.

On a appelé ces sectes des Eglises de femmes; les femmes, en effet, y jouent un rôle considérable et en général non seulement honorable, mais distingué. Nous n'avons qu'à signaler à Königsberg la comtesse Ida v. d. G.[2], troisième fille du président supérieur de la province de Prusse, von Auerswald; elle fut un des plus fidèles partisans d'Ebel. Son mari était mort dans la campagne de Lützen, en 1813. Cette jeune veuve était encore plus noble de caractère que de naissance. Ses ennemis mêmes lui reconnaissaient un ensemble de grâces et de vertus fort rare. La calomnie resta muette devant cette figure idéale, qui fut la lumière et la gloire de Königsberg[3]. A Oneida nous sommes touchés de Mary Cragin qui, après avoir échappé victorieusement aux pièges détestables que lui tendit l'hypocrisie la plus effrontée, se concilia tellement l'affection de la communauté que vingt ans après sa mort un étranger ne pouvait pas s'informer d'elle sans faire trembler les voix et provoquer les larmes[4].

Mais il ne suffit pas de s'arrêter à quelques individus; il faut interroger le mouvement chiliaste tout entier.

[1] Dixon, *New America*, II, pag. 215.

[2] Nous ne pouvons donner que les initiales. M. Tauchnitz n'a admis que sous cette forme les noms des familles liées à l'Eglise d'Ebel, dans l'édition qu'il a donnée des *Spiritual wives*. Voir la fin de la préface.

[3] Dixon, *Spiritual wives*, I, 151-159.

[4] Id. II, pag. 144.

Et d'abord, d'où vient ce désir véhément qui pousse le chiliasme en aveugle vers une révolution totale, prompte, définitive de l'ordre de choses actuel! *C'est que cet ordre ne le satisfait pas*. Or qui oserait s'inscrire en faux contre la légitimité de ce malaise, ou le blâmer absolument? S'il ne consiste qu'à regretter l'absence de jouissances matérielles, il faut évidemment le condamner. Mais s'il a pour objet le bien et sa réalisation, s'il consiste dans la conscience de l'insuffisance du présent et dans la vive impatience d'un meilleur avenir, qui est-ce qui ne s'y rangerait pas? Or, où est le chrétien qui, en jetant les yeux sur les conditions sociales, ne déplorera pas du fond du cœur, d'une part, l'absence de ressources qui fait souffrir des millions de nos semblables, les prive de l'occasion de bien vivre et les livre à une inévitable dégradation, et de l'autre, la poursuite acharnée du bien-être matériel, plus considérable peut-être aux Etats-Unis que partout ailleurs? Faut-il s'étonner de l'effroi que cause ce spectacle et de l'isolement qui en résulte? — En est-il autrement de la vie domestique? Les mystiques disent qu'en général le mariage est une grande méprise; qu'il se conclut par hasard, souvent à la hâte, quelquefois par ignorance; peu de motifs élevés; la naissance, la richesse, la beauté, l'occasion décident tout. L'amour est un commerce, un calcul. Les mystiques ont-ils tort? est-il donc étonnant qu'ils en tirent la conclusion que le vrai mariage implique le droit de chercher sa compagne naturelle et que le faux mariage implique la liberté du divorce? — Jetez enfin les yeux sur tant d'Eglises établies qui méconnaissant l'Evangile, s'identifient grossièrement avec le royaume de Dieu et prétendent, malgré l'évidence de leurs misères, avoir réalisé, ou à peu près, le règne de Christ sur la terre. Convenez après cela qu'il est bien naturel que, concevant un autre idéal religieux, nos utopistes demandent à l'esprit sectaire d'ouvrir, à défaut de temple, une cénacle ou une chapelle, comme le fit Prince, anglican, en présence d'une Eglise gouvernée par des évêques âgés, conservateurs et méticuleux, auxquels toute ardeur est suspecte et toute parole nouvelle un élément de scandale. Il y a de la dignité et de la grandeur à protester contre ce plat épicurisme qui se contente

froidement de sa condition, borne ses désirs pour éviter les mécomptes, prend indifféremment les gens comme ils sont et le temps comme il vient. Mieux vaut mille fois le chiliasme qui, tout en se trompant gravement sur les moyens, est vrai dans le fond lorsqu'il proteste contre une Eglise incapable de pénétrer la société de son souffle régénérateur. Cette protestation sectaire est solennelle; elle annonce l'approche de la décentralisation dans le protestantisme et de la formation de groupes individuels; elle somme le principe protestant de chercher de meilleures formes que celle d'une copie mesquine du catholicisme. Le coup le plus fatal serait porté à ce principe si ceux qui le représentent répondaient aux cris qui sollicitent un nouveau ciel et une nouvelle terre par l'injonction séculaire de l'intolérance : Contrains-les d'entrer ! ou par l'accueil glacial de l'indifférence : Que nous importe ? cela te regarde !

Un autre trait précieux du chiliasme, c'est *sa foi dans un meilleur avenir*, fruit de sa foi en Dieu. Que d'enfants de notre génération s'écrient avec les contemporains de Jérémie (XVIII, 12) : Il n'y a plus d'espérance ! c'est pourquoi nous suivrons nos pensées et chacun de nous fera selon la dureté de son cœur. Eh bien ! c'est à ce cri de désespoir glacial que les chiliastes opposent le cri de triomphe sublime qu'ils ont emprunté à l'Apocalypse et qui constitue la grande valeur religieuse de ce document biblique : Le règne de Dieu viendra, il vient, il est venu ! En effet, que signifie ce cri ? Il signifie que la victoire finale est au bien, à la justice, à Dieu; qu'à la fin la bonne cause triomphe; qu'un « tout est bien » définitif plane sur les destinées du monde; que ce triomphe est tellement certain que ni le péché ni la terre entière coalisés contre l'Oint du Seigneur ne sauraient l'empêcher; que la victoire temporaire du mal n'est qu'une fausse apparence et hâte la réaction toute-puissante de Celui qui dirige le monde vers sa consommation, sans se laisser détourner de son but éternel par les agitations et les révoltes des hommes; que la vérité, la justice et l'amour l'emporteront aujourd'hui sur les gouvernements politiques ou ecclésiastiques persécuteurs, demain sur la papauté infaillible, après-demain sur le matérialisme athée. Or, où est celui qui, ayant le cœur

bien placé, ne s'associe pleinement à de si nobles aspirations ? Qu'elles soient accompagnées, hélas ! dans l'Apocalypse d'erreurs de fait palpables et, dans le chiliasme de tous les temps, d'un cortège effrayant de bizarreries, de misères, d'étroitesses, d'insanités[1], de cruautés inouïes[2], personne ne le contestera, personne n'hésitera à les flétrir. Mais toutes ces fâcheuses expériences n'empêchent pas la grandeur du principe : Dieu règne et sa sainte volonté finira par avoir raison de tous les obstacles. Disons-le, cette foi-là est la bonne part.

Signalons enfin comme élément précieux des sectes chiliastes *le dévouement* qu'elles déploient en faveur de leur cause. Elles entendent perpétuellement retentir la parole du Maître : Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées ! Et dès lors, quelle ardeur dans la prière ! quelle puissance de vigilance ! quelle force d'abnégation ! quel courage à souffrir ! quelle consolation dans les pertes ! quelle sérénité dans la mort ! Voilà ce qui s'est vu chez les chiliastes des temps apostoliques, toujours attentifs au cri : l'Epoux vient ! et il faut convenir que, de nos jours encore, la même foi enfante des dispositions analogues bien propres à faire rougir tant de prétendus éclairés qui sont incapables de faire le moindre sacrifice pour les convictions qu'ils professent. L'héroïsme des sectaires ne prouve pas plus pour la vérité que contre la vérité de leurs doctrines. Aussi ce qui importe, ce n'est pas de croire ce qu'ils ont cru, mais de croire comme ils ont cru ; ce qui importe ce ne sont pas leurs conceptions religieuses, mais l'énergie et l'ardeur qu'ils mettent à les défendre. Leur foi est juive, leur charité communiste, leur espérance grossière, mais ces âmes chaudes et vivantes savent porter leur croix, elles savent souffrir pour leur cause, elles savent sacrifier biens, gloire, plaisirs, aises et la

[1] Voici la condition qu'Ebel assigne au salut : « Celui qui veut sauver son âme doit être élevé au-dessus de toute tentation ; il doit fouler aux pieds la chair ; il doit avoir la force de résister au pouvoir diabolique de la beauté. Il ne doit pas ressentir devant une femme vivante plus que devant un mur de pierre. Son œil doit être rendu froid et son pouls parfaitement calme. » (Dixon, *Spiritual wives*, I, 165.)

[2] Il suffit de renvoyer ici à l'anabaptisme et aux horreurs de Munster.

vie même. C'est ce qui les rend respectables malgré leurs misères qui provoquent la haine des uns et arment la satire des autres. C'est ce qui fait qu'elles ont leur raison d'être dans la vaste société chrétienne et qu'elles représentent toujours à leur manière ce qu'il y a de plus sérieux au monde : la foi et le dévouement. Or, au milieu de tout ce qui s'évanouit, comme une vapeur, ces deux choses demeurent et constitueront toujours, au sein d'un monde égoïste, la belle livrée du disciple de Jésus-Christ.

Confondu de l'héroïsme des chiliastes de son temps, Mélanchton ne pouvait se l'expliquer qu'en disant : Le diable les a endurcis et les a rendus insensibles à la souffrance. Pour nous, instruits mieux que lui à l'école de l'histoire, nous critiquerons le chiliasme, ce qui est notre droit, mais nous en retiendrons ce qui est bon, ce qui est notre devoir.

F.-C.-J. VAN GOENS.